

L'Enfumé

Nguyễn Ái Quốc* (Vietnam)

1. A Nahon, assassiné par le militarisme colonial, j'ai dédié ce récit

“C'est dans la conquête de l'empire colonial que se sont instruits au combat la plupart des grands chefs militaires qui nous ont conduits à la victoire et dont l'opinion française célébrait déjà la gloire et les exploits quand ils portaient nos drapeaux sous les cleux de l'Afrique ou de l'Asie”.

(Albert SARRAUT, ministre des colonies; Haoussas, janvier 1998)

La ville de Haoussas était triomphalement pavoisée. On aurait dit qu'une fée du printemps avait touché de sa baguette magique la boiserie sèche des balcons et en avait fait pousser d'innombrables feuilles rouges qui claquaient gracieusement au vent. C'était le cinquantième anniversaire de la République fédérative africaine. Jamais le peuple n'avait autant participé à des cérémonies analogues. Dès le matin, rues et places étaient comme un fleuve humain. Des cortèges d'écoliers, drapeaux en tête, parcouraient la ville en chantant l'*Internationale* aux applaudissements de la population. Sur la place des Soviets, un veillard haranguait la

foule. C'était le papa Kimengo, surnommée l'Enfumé.

Nonagénaire, Kimengo est un ancien combattant de l'armée révolutionnaire, un des fondateurs de la République noire. Doué d'une intelligence particulièrement perspicace, connaissant à fond les événements politiques et sociaux de son temps, Kimengo avait non seulement tout fait pour réveiller ses frères de couleur du profond sommeil de l'esclave, mais encore il s'était efforcé de détruire tous les préjugés de nationalité et de race et d'unir les exploités de toutes couleurs dans la lutte commune. Il a réussi. Kimengo est un des rares qui ont eu la grand peine de semer et le grand bonheur de jouir de la bonne moisson. Ses cheveux de neige couronnent magnifiquement sa figure d'ébène. Ses yeux sont doux et pénétrants. Sa bouche sourit, même devant les dangers les plus graves et aux moments les plus sombres. Toute sa physionomie reflète la bonté et la noblesse. Il est vénérable et vénéré.

Nous arrivions lorsqu'il était déjà au milieu de son discours, et voici ce que nous entendîmes:

“... Les mots que nous, les vieillards, avons l'habitude d'entendre et de prononcer n'existent plus dans votre vocabulaire. Et c'est tant mieux.

* Hồ Chí Minh

Lorsque nous parlons du tribunal, de la police, de l'armée, de la prison, de l'impôt, peu de vous comprennent ce que tout cela signifie.

“Dans mon temps, notre République était une colonie française. Il y avait des riches et des pauvres. Les riches, c'étaient des gens qui avaient tout en n'ayant rien fait. Les pauvres, c'étaient des gens qui ayant tout fait n'avaient rien. Les pauvres devaient se faire tuer pour les riches lorsque ceux-ci ne s'entendaient pas: c'est ce qu'on appelait l'impôt du sang. Il devaient apporter tous les produits de leur travail aux riches: c'est ce qu'on appelait l'impôt de l'argent.

“Donc, les capitalistes blancs, qui nous avaient colonisés, voulaient nous faire payer ces impôts même si nous ne possédions rien. N'ayant pu payer et pour ne pas subir les mauvais traitements, nous nous sauvions dans les bois. Ils nous poursuivaient avec leurs chiens et leurs fusils, et nous étions obligés de nous cacher dans une grotte, aujourd'hui nommée Grotte des Martyrs.

“Nous étions plus de deux cents, hommes, femmes et enfants. Nous nous croyions en sécurité relative, et bien que nous eussions beaucoup souffert de l'humidité, de l'obscurité et de la faim, nous décidâmes d'y rester aussi longtemps que possible, sachant qu'ils nous attendaient dehors avec leurs armes. Il faisait une nuit éternelle dans cette carverne, et je ne sais combien de temps nous y avons

séjourné. On ne voyait rien, on n'entendait rien, excepté des aboiements furieux et lointains de chiens qui nous rappelaient que nous étions toujours en danger.

Un jour, ou plutôt une nuit, nous sentons une odeur âcre envahir notre retraite souterraine. L'odeur augmenta rapidement d'intensité et devint insupportable. Qu'y avait-il? Personne ne le savait... Les enfants pleuraient, les femmes criaient. Les hommes juraient. C'était la panique. Nous sauver? Mais où? C'était atroce! Les claquements de dents, les cris déchirants, les hoquets, la bruit des corps tombés; les pleurs de rage faisaient de ce coin noir et enfumé un véritable enfer.

“Je me trouvais alors tout à fait au fond de la carverne. Instinctivement; je fermai les yeux et la bouche; et je m'appliquai la figure contre le mur. Je sentis alors que je respirais plus facilement et m'endormis sans m'en rendre compte. Lorsque je me réveillai, je vis un filet de lumière tombant obliquement sur ma face, c'était une fente du sol, laquelle m'avait ainsi sauvé la vie. Je voulus creuser une sortie par là, mais je ne parvins qu'à m'épuiser inutilement. Je décidai alors de tout risquer en sortant par l'entrée de la grotte. Après avoir tâtonné et marché sur deux cents cadavre enfumés, je retrouvai le ciel libre.

“Je mangeai de l'herbe et des racines, je vagabondai de village en village, à la fin je fus parternellement

recueilli par le père de notre camarade blanc que voici. C'est lui qui m'a élevé dans les principes de la fraternité et du communisme: c'est lui aussi qui m'a appris le nom du blanc

qui, pour faire rentrer les impôts, nous avait asphyxiés d'une façon si sauvage. "L'enfumeur s'appelait Bruère, représentant de la France et administrateur de Haoussas."

NGUYEN AI QUOC